Rino Levesque raconte

ASTY-MOULIN

Faire émerger les possibles

Il arrive qu'une école cesse d'être seulement une école.

Elle devient un lieu de reconstruction,
un lieu où des jeunes, parfois fragilisés par la vie,
recommencent à croire en eux.

À Namur, cette espérance a pris le nom d'Asty-Moulin.

Dans cette histoire,
l'eau qui monte n'est pas seulement celle qui manque ailleurs.

C'est aussi l'estime de soi qui s'élève,
la confiance qui revient,
l'appartenance qui grandit,
et l'avenir qui reprend souffle.

À Asty-Moulin, l'éducation devient une science du cœur,
portée par les mains et tournée vers le monde.

Asty-Moulin : le cœur, les mains et le monde

Il est des écoles que l'on reconnaît avant même d'en franchir la porte.

On ne sait pas toujours pourquoi. Ce n'est pas seulement la façade, ni le bruit familier des pas dans les couloirs, ni les ateliers qui s'éveillent au matin, ni les voix des jeunes qui se croisent entre deux cours. C'est autre chose. Une présence. Une chaleur. Une manière discrète d'accueillir la vie comme elle vient, avec ses forces, ses fragilités, ses accents, ses retards, ses blessures et ses recommencements. Une vision éducative qui redonne une chance… et encore une autre. Un droit à se reprendre pour continuer d'apprendre.

À Namur, le **Centre Asty-Moulin** est de ces lieux-là.

Une école, bien sûr. Mais pas seulement.

Un monde.

Un monde avec ses implantations, ses ateliers, ses classes, ses bureaux, ses cours de récréation, ses couloirs pleins de jeunesse. Un monde de plus de mille huit cents jeunes et de plus de trois cents adultes. Un monde où se côtoient des futurs mécaniciens, électriciens, soudeurs, boulangers, informaticiens, techniciens de maintenance, sportifs, constructeurs, scientifiques, et à la fois des jeunes en alternance, des jeunes nouvellement arrivés, des jeunes qui cherchent leur voie, des jeunes exilés de leur terre, des jeunes qui ont déjà beaucoup porté avant même d'avoir l'âge de comprendre tout ce qu'ils portaient.

Il faut marcher dans ses couloirs. Écouter le bruit des ateliers. Voir la main qui hésite avant de poser un outil sur l'établi. Observer l'enseignant qui se penche, non pour faire à la place du jeune, mais pour lui dire qu'il peut essayer encore. Il faut voir la lumière dans les yeux d'un élève qui, pour la première fois, comprend que son travail peut servir à quelqu'un d'autre. Il faut entendre les professeurs parler de leurs jeunes avec cette affection pudique que l'on reconnaît chez les vrais éducateurs. Derrière les briques, les horaires, les réunions, les règlements, **il y a une âme**.

Il y a des jeunes qui arrivent à Asty-Moulin avec une confiance presque intacte.

Il y en a d'autres qui arrivent avec une confiance cabossée.

Elles et ils ne le disent pas toujours. Les jeunes ne déposent pas leurs fragilités sur le bureau en entrant. Elles et ils les cachent dans un silence, dans une colère trop rapide, dans un regard baissé, dans un rire qui protège, dans un retard, dans une absence, dans une phrase lancée comme un défi : **« À quoi ça sert, l'école ? »**

Asty-Moulin aurait pu répondre par seulement des règlements. Elle a choisi, peu à peu, de répondre aussi par des liens.

Des liens entre les jeunes et les adultes.
Des liens entre les cours et les métiers.
Des liens entre les ateliers et la vie.
Des liens entre Namur et le monde.
Des liens entre ce qu'un jeune apprend et ce qu'il (elle) peut devenir.

Car une école ne transforme pas vraiment lorsqu'elle se contente d'instruire. Elle transforme lorsqu'elle aide un jeune à se regarder autrement. Lorsqu'elle lui permet, parfois pour la première fois, de sentir qu'elle ou qu'il n'est pas seulement une ou un élève en difficulté, mais surtout une personne en devenir. Une personne capable d'apprendre. De créer. De réparer. De servir. D'oser.

Voilà l'histoire d'Asty-Moulin. Une âme distinctive. Une âme qui inspire.

Une âme qui, depuis plusieurs années déjà, fait souffler sur l'éducation belge un vent discret, mais profondément vivifiant. Un zéphir, presque. Un souffle qui ne bouscule pas pour impressionner, mais qui caresse assez pour donner envie de se remettre en marche.

C'est l'histoire d'une école qui, un jour, a compris que sa mission n'était pas seulement de préparer des jeunes à un métier, mais de leur apprendre qu'elles et ils pouvaient devenir utiles au monde.

Un Centre devenu une **É**cole de grandeur.

L'homme qui voyait plus loin que les projets

Au départ, il y a un homme.

Il ne serait sans doute pas à l'aise que l'on commence ainsi. Les vrais bâtisseurs se méfient souvent des hommages trop directs. Ils préfèrent parler de leur équipe, de leurs enseignantes et enseignants, des élèves, du contexte, du travail collectif. Ils déplacent la lumière vers les autres, comme s'ils savaient que l'éducation ne supporte pas longtemps les projecteurs braqués sur une seule personne.

Cet homme s'appelle Pascal Charlier.

Ceux qui l'ont connu à Asty-Moulin se souviennent d'une prestance tranquille. D'une parole juste. D'une écoute peu commune. D'un directeur capable de tenir une vision sans écraser personne avec elle. Un homme qui sait regarder quelqu'un en lui donnant le sentiment d'exister vraiment. Un homme qui aime les jeunes, mais qui aime aussi les adultes qui prennent soin d'eux.

Il y avait chez lui quelque chose de rare : la conviction que guider une équipe-école, ce n'est pas seulement organiser un système. C'est veiller sur une humanité. C'est croire aux jeunes. C'est croire à son personnel enseignant. Il croyait au pouvoir silencieux d'une école lorsqu'elle décide de devenir plus humaine, plus cohérente, plus consciente.

Pascal Charlier avait vu beaucoup de choses.

Il avait vu la beauté de l'enseignement technique et professionnel. La précision d'un geste bien appris. La fierté d'un jeune devant une pièce réussie. Le silence concentré d'un atelier quand chacune et chacun sait que ce qui se construit là compte vraiment, est utile. Il savait aussi combien ces filières avaient trop souvent été regardées comme des voies de deuxième rang, alors qu'elles portent en elles une intelligence concrète, une rigueur, une créativité et une dignité immenses. Il avait vu des élèves s'illuminer au contact d'un projet vrai, d'un geste utile, d'une réalisation qui ne restait pas enfermée dans un cahier.

Mais il avait vu aussi les fragilités.

Des élèves qui ne croyaient plus à l'école. Des jeunes qui avaient connu l'échec assez tôt pour se méfier de toute promesse. Des adolescentes et adolescents qui semblaient attendre que l'on confirme ce qu'ils craignaient déjà : qu'elles et ils ne seraient jamais vraiment capables de quelque chose d'important.

Or, dans certains projets menés par des enseignantes et enseignants passionnés, Pascal observait autre chose.

Il voyait des jeunes se redresser.

Pas nécessairement de manière spectaculaire. Parfois, cela commençait par presque rien. Un élève qui revenait le lendemain parce que le projet l'attendait. Une autre qui, pour la première fois, acceptait de parler devant le groupe. Une autre encore qui prenait soin d'un outil, d'un échéancier, d'un partenaire. Une classe qui découvrait que travailler ensemble n'était pas seulement une consigne, mais une nécessité.

Dans ces projets, les jeunes apprenaient à s'organiser. À collaborer. À planifier. À respecter des échéances. À prendre contact avec des personnes extérieures. À se tromper sans abandonner. À présenter ce qu'elles et ils avaient fait. À porter une responsabilité.

Et surtout, elles (ils) apprenaient sans toujours se rendre compte qu'elles (ils) apprenaient.

C'était cela qui frappait Pascal. Le plaisir revenait. Le sens revenait. L'élève n'était plus assis devant l'école comme devant un mur. Elle (il) entrait dans quelque chose. Elle (il) devenait actrice ou acteur.

Une question cependant demeurait. Pourquoi ces merveilles restaient-elles souvent isolées?

Pourquoi fallait-il que ce soit, comme il le disait avec une pointe de provocation tendre, « le petit prof qui fait son petit projet avec ses petits élèves » ?

Pourquoi ces élans ne devenaient-ils pas une culture commune ?

Pourquoi ne pas permettre à toute l'école de porter cette manière d'apprendre, de vivre, de travailler, de grandir ?

Pascal ne voulait pas ajouter une activité de plus. Il voulait donner une cohérence à ce qui, déjà, battait dans le cœur de l'école. Il voulait que les jeunes comprennent ce qu'elles (ils) développaient réellement. Il voulait que les enseignantes et enseignants se sentent reconnus dans ce qu'ils faisaient déjà de grand. Il voulait que l'école cesse de juxtaposer des forces pour apprendre à les ~~re~~lier.

La rencontre avec une idée qui attendait déjà l'école

Les grandes rencontres donnent parfois l'impression d'arriver par hasard.

Un échange. Une conversation. Une personne qui prononce un mot au bon moment. Un document que l'on découvre. Une idée qui vient de loin, mais qui semble étrangement répondre à une question que l'on portait depuis longtemps.

C'est ainsi que l'ECEC entre dans l'histoire d'Asty-Moulin.

Pascal Charlier découvre qu'ailleurs, notamment au Québec, grâce à Sarah Heymans qui anime l'ECEC en Belgique, que des écoles travaillent déjà à faire de l'entrepreneuriat conscient une culture éducative globale. Non pas un entrepreneuriat réduit à l'entreprise, à l'argent, au profit ou à la performance. Mais un entrepreneuriat plus profond, plus humain : apprendre à voir un besoin, imaginer une réponse, agir avec d'autres, développer ses

compétences, contribuer à sa communauté, devenir plus conscient de soi, des autres et du monde. Une culture éducative qui amène à vouloir contribuer positivement, à s'épanouir, à réussir. À voir possible ce qui paraissait trop loin de soi, difficile ou complexe.

Cette idée ne tombe pas sur Asty-Moulin comme une théorie étrangère. Elle rejoint quelque chose qui était déjà là.

En 2014, après notre rencontre, Pascal en parle au comité directeur. En 2015, des rencontres s'organisent. Des accompagnateurs canadiens viennent visiter les ateliers, les implantations, les classes. Ils rencontrent des enseignantes et enseignants. Ils écoutent. Ils observent. Ils ne viennent pas dire : « Voilà ce que vous devez devenir. » Ils aident plutôt l'école à percevoir ses forces, ses atouts. À s'organiser autour d'une vision partagée, d'une nouvelle dynamique, et de sens pour elle.

Et ce que nous entendons est à la fois beau et exigeant.

On entend les valeurs déjà présentes : l'accueil de toutes et tous, l'entraide, le respect des différences, l'importance de la relation entre enseignantes, enseignants et élèves, l'attention aux difficultés sociales. On entend aussi les défis : l'absentéisme, la passivité, l'inertie de certains jeunes, les collaborations encore trop rares entre secteurs, les liens à renforcer entre cours généraux et cours techniques, les cultures différentes entre implantations, la difficulté à mobiliser certains élèves dès le premier degré.

Un portrait d'école, lorsqu'il est vrai, ne flatte pas seulement. Il révèle. Il montre les forces, mais aussi les failles. Et Pascal Charlier, devant ce portrait, ne recule pas. Il ne cherche pas à embellir. Il comprend que les défis nommés ne sont pas des condamnations. Ce sont des appels.

Asty-Moulin n'a pas besoin d'être réparée de l'extérieur.

C'est une **É**cole qui a besoin de relier ce qu'elle porte déjà.

Relier les implantations.
Relier les générations d'enseignantes et enseignants.
Relier les cours généraux et les ateliers.
Relier les jeunes entre eux.
Relier les familles, les partenaires, le quartier, les associations, les entreprises, les communes.
Relier la tête, les mains et le cœur.

Ce n'est pas le hasard qui a fait émerger le mot qui allait représenter ce projet.

LIENS.

Un mot simple, presque ordinaire. Une évidence. Et pourtant, dans une école, il n'y a rien de plus puissant. Car là où le lien se défait, le jeune décroche. Là où le lien se crée, le jeune peut recommencer. Ce lien qui donne envie de rester, librement.

Une équipe qui accepte de porter ensemble

Une vision peut naître dans le cœur d'un homme. Mais elle ne devient culture que lorsqu'elle trouve d'autres cœurs pour la porter.

Autour de Pascal Charlier, une équipe de direction se met en marche. Quatre, six et, un peu plus tard, trois autres personnes (13) s'engagent – *Marc Bertrand, Martine Jallet, Michel Vandriessche, Pascal Guilin puis Fabien Jacques, Virginie Sodini, Sandrine Lequeue, Sabine Cioffi, Julie Vanlathem, François Piette. Une équipe rejointe enfin par Quentin Hanon, Gauthier Poulain et Anne-Sophie Gérard.* Ensemble, elles acceptent de regarder l'école dans toute sa complexité. Elles savent que le Centre est grand, multiple, exigeant. Elles savent qu'il ne suffit pas de prononcer des mots inspirants pour transformer le quotidien. Il faudra du temps. De l'organisation. Des rencontres. Des décisions. Des ajustements. Il faudra répondre aux inquiétudes, écouter les résistances, rassurer les unes et les uns, encourager les autres, maintenir le cap lorsque l'enthousiasme retombera un peu.

Pascal avait cette conviction… La direction peut ouvrir la route, soutenir, protéger, encourager, chercher les autorisations, obtenir des moyens, rassurer les autorités, créer les conditions. Mais si les enseignantes et enseignants ne deviennent pas porteurs, l'idée demeure fragile.

Ce fut une équipe héroïque, un héroïsme discret.

L'héroïsme des éducateurs ne fait pas beaucoup de bruit. Il se voit dans les longues réunions où l'on cherche la meilleure façon d'avancer. Dans les tensions que l'on choisit de traverser sans blesser. Dans les portes que l'on garde ouvertes. Dans les petits gestes qui maintiennent la confiance. Dans la capacité de dire : « Nous allons essayer ensemble. » Dans une école, ce sont les enseignantes et enseignants, le personnel éducatif dans son ensemble, les partenaires et des parents, qui font vivre les transformations.

Puis vient le **Comité de pilotage du projet ECEC.**

Un comité de pilotage clé, ayant pour vocable usuel *CAP ECEC*. Une vingtaine de personnes. Des enseignantes et enseignants. Des chefs d'atelier. Des représentants des implantations, des degrés, des secteurs. Un noyau vivant. Une petite école dans l'école, en

quelque sorte, chargée non pas de décider à la place des autres, mais de faire circuler l'énergie, le cœur, l'élan.

Là encore, Pascal aurait pu garder le projet entre les mains de la direction.

Il choisit autre chose. Il choisit de faire confiance. Donner de la latitude. Permettre à des enseignantes et enseignants de penser, de proposer, de construire, de parler à leurs collègues. Accepter que les idées ne viennent pas toutes du bureau de direction. Accepter que l'école apprenne par elle-même à devenir ce qu'elle espère. À imaginer une réponse, à agir avec d'autres, à apprendre en faisant, à se sentir responsable de ce que l'on apporte au monde.

C'est cela, **le leadership partagé.**

Non pas l'absence de direction. Mais une direction assez forte intérieurement pour ne pas avoir besoin de tout contrôler. Une direction qui sait soutenir sans étouffer. Encadrer sans réduire. Encourager sans manipuler. Remercier sans flatter. Se retirer parfois pour laisser les autres prendre la parole.

Pascal Charlier savait que la confiance donnée aux enseignantes et enseignants pouvait devenir un levier immense. Il savait aussi qu'elle devait être vraie. Car rien n'abîme plus vite une culture que de faire semblant de partager le pouvoir, puis de reprendre ensuite la décision comme si le travail collectif ne comptait pas.

À Asty-Moulin, on allait apprendre que la confiance n'est pas une décoration du discours. C'est une responsabilité. Une promesse. Et lorsqu'une école tient ses promesses, les adultes osent davantage. Et lorsque les adultes osent davantage, les jeunes le sentent et se mettent à oser eux aussi.

L'école idéale, ou le jour où l'on choisit cinq valeurs

Il y a des journées qui ressemblent à toutes les autres, mais qui deviennent, avec le recul, des dates marquantes. Le 26 septembre 2016 fut de celles-là.

Une journée pédagogique ECEC.

Les membres du personnel sont invités à réfléchir ensemble à l'école idéale. La question paraît presque trop grande. L'école idéale ? Dans un Centre d'enseignement aussi vaste, avec tant de réalités, de métiers, de niveaux, de jeunes différents ? Comment peut-on rêver une école idéale sans fuir le réel? Mais justement, il ne s'agit pas de fuir.

Il s'agit d'oser nommer ce vers quoi l'on veut marcher.

Dans les groupes, les paroles se déposent. Certains parlent des jeunes qui manquent de confiance. D'autres des difficultés d'apprentissage. D'autres encore du besoin de collaboration entre les secteurs. On évoque les élèves qui ne voient pas le sens de certains cours. Les enseignantes et enseignants qui voudraient travailler autrement. Les projets qui existent déjà, mais que personne ne connaît vraiment. Les implantations qui gagneraient à mieux se reconnaître comme parties d'un même Centre.

Peu à peu, une école se regarde. Non pas dans un miroir froid. Dans un miroir d'espérance.

Et de cette journée émergent cinq valeurs.

Respect.

Autonomie.

Solidarité et appartenance.

Estime de soi.

Responsabilité.

Cinq mots. Mais dans chacun de ces mots, il y a des visages.

> **Respect :** le visage du jeune qui arrive avec une histoire différente et que l'on refuse de réduire à son origine, à sa difficulté, à son comportement du moment.
>
> **Autonomie :** le visage de l'élève qui apprend à ne plus attendre que l'adulte fasse tout pour elle ou lui, mais qui découvre qu'elle ou qu'il peut prendre sa part.
>
> **Solidarité et appartenance :** le visage d'une classe qui comprend que réussir seul n'a pas la même saveur que réussir ensemble.
>
> **Estime de soi :** le visage de celle ou celui qui, un jour, relève la tête parce qu'un adulte a vu en elle ou lui une force qu'il ne voyait pas encore.
>
> **Responsabilité** : le visage d'une jeunesse appelée à prendre soin de son monde plutôt qu'à le traverser en spectatrice.

Cinq volets viennent ensuite structurer le chemin. *Techno**l**ogies. B**i**en-être. Citoy**e**nneté. Commu**n**ication. Orientation et profes**s**ionnalisation.*

Le **projet LIENS** prend corps. Il ne s'agit plus seulement d'une intention.

C’est une boussole.

Dans cette boussole, Asty-Moulin affirme quelque chose de fort : l’école n’est pas un empilement de cours, de sections, de bâtiments et d’horaires. Elle est une communauté éducative. Elle est un lieu où l’on prépare des jeunes à entrer dans la vie debout, compétents et conscients. Elle doit relier. Elle doit créer des ponts. Elle doit permettre à un jeune qui se croyait faible en classe de se découvrir compétent en atelier. À une autre élève, silencieuse, de trouver sa parole dans un projet. À un jeune arrivé d’ailleurs de sentir que sa différence enrichit le groupe. À une ou un enseignant (e) de cours généraux de découvrir la beauté d’un métier manuel. À une cheffe ou un chef d’atelier de voir que la citoyenneté peut se travailler à travers un objet construit, réparé, offert ou transmis.

La science du cœur

Pour comprendre cette histoire, il faut revenir à une phrase.

Une phrase simple. Presque fragile. L’éducation est d’abord **une science du cœur**.

Cette philosophie a toujours habité Pascal Charlier. Cela ne voulait pas dire diminuer l’importance des savoirs, des méthodes, des exigences ou des techniques. Il savait trop bien que les jeunes ont besoin de rigueur. Il savait qu’un métier s’apprend avec précision. Qu’une compétence demande du travail. Qu’une école doit être exigeante pour être juste.

Mais il savait aussi que l’exigence sans le cœur peut devenir froide. Et qu’un jeune qui ne se sent pas reconnu reçoit difficilement ce qu’on veut lui transmettre. Cette conviction venait de loin.

Pascal avait lui-même connu, dans son parcours, des moments où l’école n’avait pas été simple. Des matières plus difficiles. Des passages d’incertitude. Des années où l’on peut se demander si l’on est vraiment à sa place. Puis il avait rencontré des enseignantes et enseignants capables de soutenir, d’encourager, de faire confiance. Des adultes qui ne niaient pas les difficultés, mais qui ne les laissaient pas devenir une identité.

De ces expériences, il a gardé une certitude : **un jeune peut soulever des montagnes lorsqu’il se sent porté. Pas porté à sa place. Porté jusqu’à ce qu’il (elle) découvre qu’elle (il) peut marcher, et se déplacer.**

Voilà pourquoi, à Asty-Moulin, la relation n’est pas un supplément d’âme. Elle est une condition d’apprentissage. Elle est ce fil invisible qui permet au jeune d’oser poser une

question, de recommencer une pièce, de revenir après une absence, de demander de l'aide, de participer à un projet, de croire qu'un avenir reste possible.

Aider chaque élève à réussir à sa mesure, ce n'est pas abaisser les attentes. C'est reconnaître que les chemins ne sont pas les mêmes. C'est savoir donner « une chance… à la chance de réussir. »

Certains jeunes avancent vite. D'autres ont besoin de temps. Certains comprennent par les mots. D'autres par les mains. Certains ont besoin d'un cadre ferme. D'autres d'un encouragement discret. Certains arrivent avec une culture familiale proche de celle de l'école. D'autres portent une langue, une migration, une mémoire différente.

À Asty-Moulin, cette diversité grandissante n'est pas perçue seulement comme un défi. Elle devient une richesse à apprivoiser.

Une école multiculturelle n'est pas une école où tout est simple. C'est une école où il faut apprendre à mieux écouter, mieux expliquer, mieux accueillir, mieux relier. Mais c'est aussi une école où le monde entre dans la classe. Où la différence oblige à grandir. Où la citoyenneté cesse d'être un chapitre de cours pour devenir une expérience quotidienne.

L'**entrepreneuriat conscient**, dans ce contexte, devient une voie puissante. Il permet à un jeune de ne plus être seulement défini par ses manques. Il lui demande : que vois-tu ? Que peux-tu proposer ? De quoi ton milieu a-t-il besoin ? Avec qui peux-tu agir ? Qu'apprends-tu sur toi en réalisant ce projet ? Quelle trace veux-tu laisser ?

Et parfois, à travers ces questions, un jeune – fille ou garçon - découvre que son histoire, même difficile, peut devenir une force.

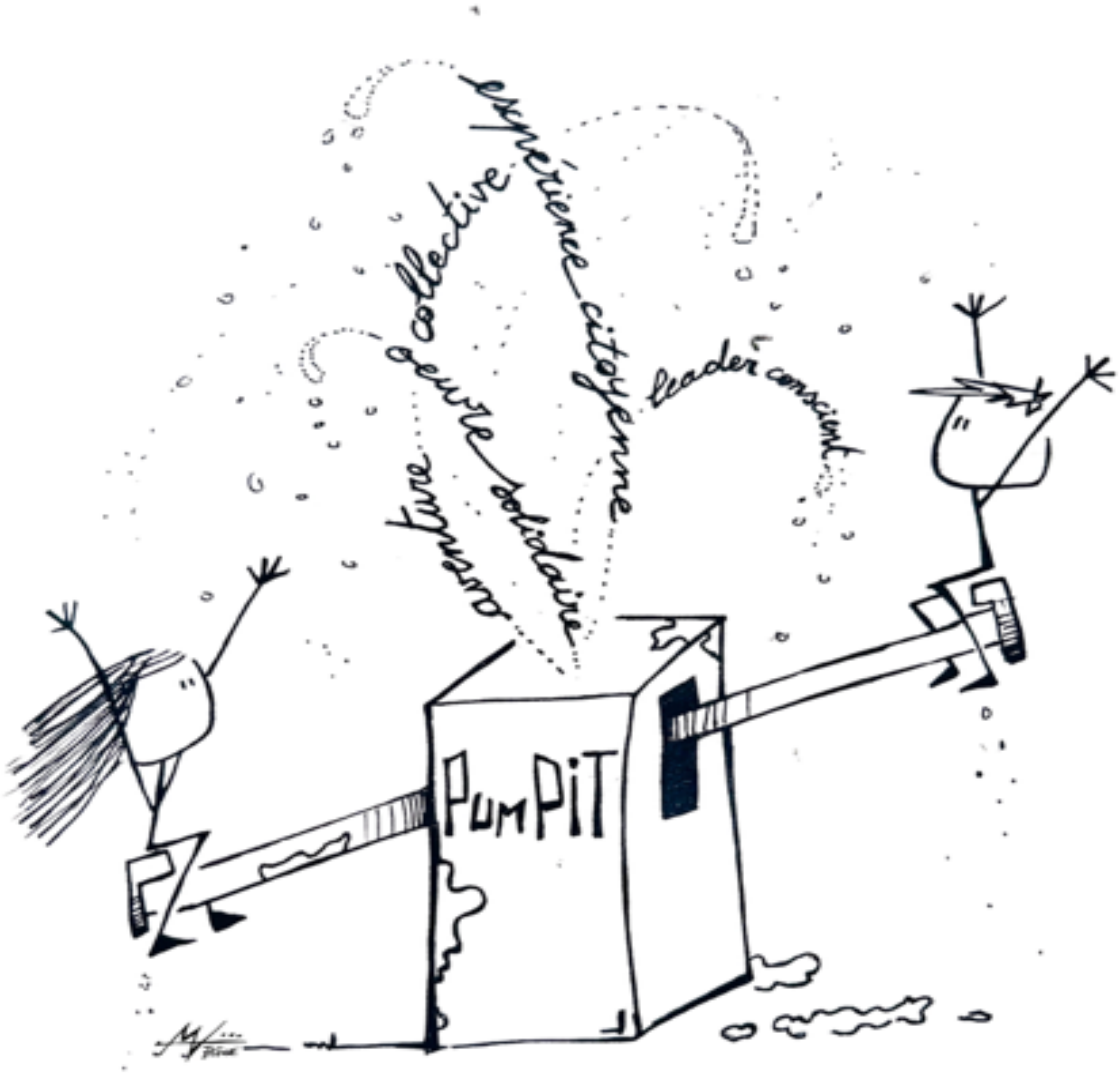
La balançoire qui donnait de l'eau…

Dans les ateliers, il y a une poésie que seuls certains savent entendre. Le métal que l'on découpe. Le bois que l'on mesure. Les outils que l'on range. Le bruit d'une machine qui démarre. L'odeur d'un matériau travaillé. Les mains qui apprennent lentement ce que la tête ne comprend pas toujours tout de suite.

Guy Brunin connaissait cette poésie-là. Enseignant engagé, inventif, profondément habité par le désir de faire apprendre autrement, il faisait partie de ces adultes qui savent qu'un atelier peut devenir un lieu de révélation. Il ne voyait pas seulement des élèves devant des tâches. Il voyait des jeunes capables de créer, de résoudre, de collaborer, de s'élever.

Avec Pascal Charlier et l'appui de l'équipe de la direction, il allait contribuer à faire naître un projet qui deviendrait l'une des grandes images d'Asty-Moulin.

Pump'IT.



Au départ, il y a une balançoire. Une simple balançoire à bascule, comme on en voit dans les cours d'école et les parcs d'enfants. Un mouvement de va-et-vient. Un jeu. Un rire. Deux enfants qui montent et descendent, chacun dépendant du poids, de la force de poussée des jambes, de l'élan et de la présence de l'autre. Mais dans le regard de Guy Brunin et de ceux qui portent le projet, cette balançoire devient autre chose.

Et si ce mouvement pouvait actionner une pompe ? Et si le jeu pouvait faire monter l'eau ? Et si des enfants, en jouant, pouvaient contribuer à rendre potable l'eau d'un village ? Et si des élèves de Namur pouvaient mettre leurs compétences techniques au service d'enfants et communautés du Bangladesh ou du Congo ?

À partir de cette idée, les jeunes entrent dans une aventure. Elles et ils ne savent pas encore qu'elle les transformera. Au début, il y a peut-être l'excitation. L'étonnement aussi. Une balançoire qui pompe de l'eau ? Certains sourient. D'autres doutent. Quelques-unes (uns) se demandent si ce projet n'est pas trop grand pour eux.

Puis le travail commence.

Il faut comprendre le principe. Imaginer la structure. Dessiner. Calculer. Choisir les matériaux. Penser à la sécurité. Assembler. Ajuster. Tester. Recommencer. Prévoir le transport. Communiquer avec des partenaires. Chercher du financement. Expliquer le projet à d'autres. Le défendre. Le rendre crédible. Très vite, les élèves découvrent que **Pump'IT** n'est pas un exercice scolaire.

C'est un projet vrai. Un projet de sens. Un projet qui résiste. Un projet qui oblige à apprendre.

Le jeune qui croyait ne pas aimer les mathématiques comprend soudain que la mesure compte, parce qu'une erreur peut empêcher la structure de fonctionner. Celui qui écrivait peu accepte de participer à une présentation, parce qu'il faut convaincre des partenaires. Celle qui doutait d'elle-même découvre qu'elle sait organiser une partie du travail mieux que personne. Celui qui arrivait souvent en retard revient plus régulièrement, parce que l'équipe a besoin de lui.

Dans un projet réel, l'absence laisse une trace. La présence aussi. Et peu à peu, quelque chose se déplace. Les jeunes ne travaillent plus seulement pour réussir. Elles et ils travaillent pour servir. C'est une différence immense.

Le jour où la pompe fonctionne, ce n'est pas seulement une réussite technique. C'est une émotion. On imagine le silence avant l'essai. Les regards fixés sur le mécanisme. Un mouvement. Un grincement peut-être. Une hésitation. Puis l'eau qui monte.

L'eau. Ce mot si simple. Pour certains, elle coule sans qu'on y pense. Pour d'autres, elle manque. Elle se cherche. Elle se transporte. Elle se partage avec prudence. Elle décide parfois de la santé, du temps, de l'école, de la vie.

À cet instant, les élèves comprennent que leur savoir-faire a traversé les murs de l'école. La balançoire n'est plus seulement une balançoire. Elle devient un pont. Entre Namur et Jalchatra. Entre un atelier belge et un village lointain. Entre des jeunes qui apprennent un métier et des enfants qui auront accès à une eau plus sûre. Entre le jeu et la dignité. Entre la technique et le cœur.

Pump'IT devient alors une image presque parfaite de l'entrepreneuriat conscient… : Voir un besoin. Imaginer une réponse. Mobiliser des compétences. Travailler ensemble. S'ouvrir au monde. Apprendre en agissant. Mesurer que ce que l'on fait peut améliorer la vie : la sienne ou celle des autres.

Et pour certains élèves, ce projet a pu changer bien plus qu'une année scolaire. Il a changé la manière de se voir. On ne sort pas indemne d'un projet qui nous révèle que nos mains peuvent être utiles à des enfants et communautés que nous ne connaîtrons peut-être jamais.

On ne regarde plus un cours de la même manière lorsqu'on comprend qu'une formule, une lecture, un plan, une soudure, un courriel, une présentation ou une pièce mécanique peuvent participer à quelque chose de plus grand que soi.

C'est cela, la puissance éducative d'un projet comme **Pump'IT**. Il ne donne pas seulement des compétences. Il donne une raison d'apprendre.

Une école qui change de regard sur elle-même

Lorsqu'un projet comme **Pump'IT** réussit, il ne transforme pas seulement les élèves qui y participent. Il transforme le regard de l'école.

Les enseignantes et enseignants voient ce que les jeunes peuvent accomplir lorsque les apprentissages sont reliés à une finalité réelle. Les élèves voient que l'école peut être un lieu de création, de solidarité, d'action. Les partenaires voient que l'enseignement technique et professionnel n'est pas une voie de relégation, mais un espace d'innovation sociale. Les familles découvrent parfois leur enfant autrement.

Et l'école, peu à peu, se redresse elle aussi. Elle prend conscience de sa valeur. Elle comprend que ses projets, ses ateliers, ses filières, ses enseignantes et enseignants, ses jeunes, ses différences, tout cela ne forme pas un ensemble dispersé, mais une force collective.

Les collaborations internes se multiplient.

Des classes rencontrent d'autres classes. Des secteurs découvrent d'autres secteurs. Les cours généraux trouvent des points d'appui dans les projets techniques. Les ateliers deviennent des lieux de citoyenneté. Les enseignantes et enseignants se parlent davantage. Les réalisations sont rendues visibles. Les jeunes voient leurs efforts reconnus.

La fierté circule. Une fierté douce, mais solide. Pas la fierté de se croire meilleurs que les autres. La fierté de se savoir capables. Capables d'apprendre. Capables de créer. Capables de contribuer. Capables d'appartenir à une école qui ne se contente pas de parler de valeurs, mais qui cherche à les faire vivre dans le réel.

Asty-Moulin devient un lieu que l'on regarde. En Belgique, plusieurs commencent à en parler. On y voit une école qui a osé organiser autrement le sens des apprentissages. Une école où l'ECEC n'est pas une activité marginale, mais une dynamique qui irrigue progressivement la culture éducative du Centre.

Bien sûr, rien n'est parfait.

Une école vivante n'est jamais un tableau immobile. Il y a des tensions. Des fatigues. Des changements. Des urgences. Des communications à améliorer. Des collaborations à consolider. Des jeunes qui décrochent encore. Des adultes qui s'inquiètent. Des projets qui demandent du temps. Des équilibres fragiles.

L'Équipe de direction renouvelée, avec Fabien Jacques, Virginie Sodini, Sandrine Lequeue, Julie Vanlathem, Benoit Roberti, François Piette, rejoints par Quentin Hanon, Gauthier Poulain et Anne-Sophie Gérard, continue de croire qu'en LIENS réside la force d'Asty-Moulin pour avancer.

Quelque chose a pris racine.

Et ce qui prend racine dans une école ne se voit pas toujours immédiatement. Cela se voit des années plus tard, dans une manière de parler des jeunes, dans une habitude de travailler ensemble, dans une volonté de relier les projets au sens, dans une attention renouvelée au bien-être, dans la conviction qu'un élève ne se réduit jamais à ses difficultés.

Asty-Moulin n'est pas devenue une école parfaite. **Elle est devenue une école en mouvement**. Et cela est peut-être plus inspirant encore.

Le Tronc commun, ou la promesse qui recommence

Les histoires vraies ne se terminent pas au moment où un projet réussit. Elles continuent.

À partir de la rentrée 2026, le nouveau Tronc commun vient ouvrir une autre page. Les élèves de première secondaire poursuivent leur formation dans la continuité de l'enseignement fondamental. Pour Asty-Moulin, ce n'est pas seulement une réforme à appliquer. C'est une **nouvelle occasion de faire vivre son âme**.

Deux implantations accueillent les jeunes du premier degré : l'Institut Technique de Namur et le Collège Saint-Servais. Deux lieux. Un même esprit.

À taille humaine, ces implantations cherchent à faciliter le passage délicat entre le primaire et le secondaire. Ce passage est souvent plus profond qu'on ne le croit. Un jeune quitte un monde connu. Elle ou il entre dans un univers plus grand, plus exigeant, parfois impressionnant. Elle ou il doit trouver ses repères, comprendre de nouvelles attentes, rencontrer plusieurs enseignantes et enseignants, apprivoiser son autonomie. Pour certains, cette transition est stimulante. Pour d'autres, elle est inquiétante.

Asty-Moulin le sait.

Alors l'école choisit de regarder chaque jeune dans sa réalité : ses acquis, ses rythmes, ses difficultés, ses forces, ses besoins. Elle veut lui permettre d'asseoir les bases essentielles pour la suite, sans perdre de vue son développement global. Français, arts et culture. Sciences humaines, philosophie et citoyenneté. Langues modernes. Mathématiques, sciences et techniques. Éducation physique, santé et bien-être.

Ces domaines deviennent des espaces de croissance. Mais l'approche privilégiée demeure plus large : une approche holistique intégrée, l'approche pédagogique et éducative en entrepreneuriat conscient. Autrement dit, on ne demande pas seulement au jeune d'accumuler des apprentissages.

On l'invite à devenir acteur de sa formation.

À comprendre comment elle ou il apprend.

À reconnaître ce qu'elle ou il peut apporter.

À relier ses connaissances à des situations concrètes.

À découvrir qu'innover n'est pas réservé aux génies ou aux grandes entreprises, mais qu'innover peut commencer dans une classe, un atelier, un quartier, une équipe, une idée simple qui répond à un vrai besoin.

Plus loin dans le parcours, les options entrepreneuriales conscientes ouvrent une multitude de chemins : animation-sécurité, boulangerie, bois, construction, couverture, chauffage et sanitaire, électromécanique, électricité, soudage, automobile, carrosserie, sciences, économie, informatique, sport-études… Des voies s'ouvrent de la même manière au sein du Centre d'Éducation et de Formation en Alternance (CEFA) et du Dispositif d'Accueil et de Scolarisation des Primo-Arrivants (DASPA).

Chaque chemin porte une promesse. Il y a plus d'une façon de réussir. Il y a plus d'une façon de contribuer au monde. Et parfois, le jeune qui croyait ne pas avoir sa place découvre simplement qu'elle (il) n'avait pas encore trouvé la bonne porte.

Le héros et les héros

Dans toute grande histoire d'école, il y a des noms que l'on retient.

Pascal Charlier en fait partie.

Il a été un héros hors norme, non pas parce qu'il aurait tout fait seul, mais parce qu'il a su voir, avant beaucoup d'autres, ce qu'une école pouvait devenir lorsqu'elle reliait son cœur, ses projets et sa communauté. Il a su porter une vision sans la confisquer. Il a su écouter assez pour que les autres osent parler. Il a su organiser assez pour que les idées deviennent réalité. Il a su aimer assez les jeunes pour vouloir transformer l'école autour de leurs besoins réels.

Mais cette histoire n'est pas celle d'un homme seul.

Elle est aussi celle d'une équipe de direction héroïque (huit personnes), capable de soutenir la transformation d'un Centre immense, avec ses trois grandes implantations, ses centaines d'adultes, ses milliers de jeunes, ses réalités multiples. Une équipe qui a accepté la patience des vrais changements. Une équipe qui a compris qu'une culture ne se décrète pas : elle se cultive.

Elle est celle du CAP ECEC, ce noyau porteur qui a incarné le leadership partagé. Elle est celle des enseignantes et enseignants qui ont accepté d'oser, parfois malgré la fatigue, parfois malgré le doute. Elle est celle de Guy Brunin, qui a montré avec **Pump'IT** qu'un enseignant peut transformer un atelier en lieu d'humanité. Elle est celle des élèves eux-mêmes. Car les

jeunes ne sont pas les bénéficiaires passifs de cette histoire. Elles et ils en sont les actrices et acteurs.

Ce sont elles et eux qui ont soudé, calculé, écrit, présenté, transporté, réparé, imaginé, communiqué, recommencé. Ce sont elles et eux qui ont donné chair à la vision. Ce sont elles et eux qui ont prouvé que lorsqu'on leur confie de vraies responsabilités, elles et ils peuvent surprendre les adultes, et parfois se surprendre elles-mêmes et eux-mêmes.

Le leadership conscient, au fond, n'est peut-être rien d'autre que cela : créer les conditions pour que d'autres deviennent plus grands.

Pascal Charlier n'a pas seulement dirigé une école. Il a aidé une école à croire en elle-même.

Un chemin pour la Belgique

La Belgique francophone, comme bien d'autres lieux dans le monde, cherche aujourd'hui un souffle en éducation. Un souffle qui ne serait pas seulement une réforme. Un souffle qui ne serait pas seulement un texte officiel, un plan, une structure, un nouveau vocabulaire.

Un souffle qui rejoindrait les salles de classe, les ateliers, les équipes éducatives, les jeunes qui doutent, les enseignantes et enseignants qui tiennent, les directions qui cherchent encore comment mobiliser sans épuiser.

Asty-Moulin offre une réponse. Pas une recette. Un chemin.

Cette **É**cole montre que l'on peut transformer un établissement complexe sans nier sa complexité. Que l'on peut valoriser l'enseignement technique et professionnel sans le réduire à l'employabilité. Que l'on peut viser l'excellence sans oublier le cœur. Que l'on peut parler de citoyenneté, de technologies, de bien-être, de professionnalisation, de communication, non comme des mots séparés, mais comme les dimensions d'une même éducation.

Elle montre qu'une école peut accueillir des jeunes aux parcours difficiles sans abaisser son ambition pour elles et eux. Elle montre qu'une diversité culturelle peut devenir une richesse lorsqu'elle est accompagnée avec intelligence et respect. Elle montre que les enseignantes et enseignants ont besoin qu'on leur fasse confiance, qu'on les soutienne, qu'on les respecte, qu'on reconnaisse leur pouvoir d'agir. Elle montre surtout que les jeunes de notre temps ont besoin de sens.

Ils ont besoin de comprendre pourquoi apprendre. Pourquoi venir à l'école. Pourquoi rester. Pourquoi essayer encore.

Et peut-être que la réponse ne se trouve pas seulement dans les mots des adultes, mais dans les expériences que l'école leur permet de vivre. Un projet réel. Une responsabilité vraie. Un besoin humain. Une équipe. Une réussite partagée. Une trace laissée dans le monde. Voilà ce qui peut redonner à l'école sa puissance éducative.

Voilà ce qui peut faire naître, dans une ou un jeune, cette phrase silencieuse qui change tout :

« Je ne me savais pas capable de cela. »

Ou la suivante : **« Maintenant je sais que je suis capable de réussir ce que j'entreprends. »**

Le souffle qui demeure

Au fond, il suffirait peut-être de revenir à la balançoire. Deux enfants qui montent et descendent. Un mouvement simple. Une pompe qui s'active. De l'eau qui monte. Et quelque part, dans un atelier de Namur, un jeune qui comprend que son apprentissage peut devenir une source.

Une source d'eau, peut-être. Mais aussi une source de confiance. Une source de dignité. Une source d'appartenance. Une source d'avenir.

C'est cela, Asty-Moulin.

Une **É**cole qui a compris que l'éducation consiste parfois à faire émerger ce qui était enfoui. Faire monter la confiance chez la ou le jeune qui n'y croyait plus. Faire monter la fierté chez l'enseignante qui avait besoin de voir que son engagement portait fruit. Faire monter la cohérence dans une institution vaste et complexe. Faire monter la solidarité entre des secteurs qui se connaissaient trop peu. Faire monter l'espérance dans une société qui doute parfois de son école.

Pascal Charlier, Guy Brunin, l'équipe de direction, le CAP ECEC, les enseignantes et enseignants, les élèves, les partenaires : toutes et tous ont contribué à cette montée.

Elles et ils ont montré qu'une école peut être plus qu'un lieu de passage. Elle peut être un lieu de relèvement. Un lieu où les jeunes apprennent à travailler, bien sûr. Mais aussi à se connaître. À collaborer. À servir. À prendre soin. À devenir des citoyennes et des citoyens conscients.

L'**É**cole Asty-Moulin n'a pas seulement mis en œuvre l'ECEC.

Elle lui a donné un visage. Le visage d'un directeur qui croyait à la **science du cœur**. Le visage d'une équipe qui a accepté de porter ensemble. Le visage d'un enseignant qui a transformé une balançoire en projet d'humanité. Le visage de jeunes qui ont découvert que leurs mains pouvaient changer quelque chose au monde.

Et si, demain, une autre école de Belgique se demande par où commencer, peut-être qu'Asty-Moulin lui répondra doucement :

Commence par faire confiance. Commence par écouter. Commence par reconnaître ce qui existe déjà. Commence par relier. Commence par un projet qui a du sens. Commence par un jeune que tu refuses d'abandonner. Commence par une enseignante ou un enseignant que tu

choisis de soutenir. Commence par une équipe qui accepte d'avancer ensemble. Commence par un lien.

Car parfois, un lien suffit pour qu'une ou un jeune élève revienne.

Un lien suffit pour qu'une enseignante ose. Un lien suffit pour qu'une école respire autrement. Et lorsque l'école recommence à respirer, c'est toute une communauté qui reprend confiance.

Asty-Moulin porte cette espérance. Une espérance simple, profonde, nécessaire. Comme un zéphir sur l'éducation. Un souffle presque doux.

Mais assez fort pour déplacer l'avenir.

Derrière l'histoire : une pédagogie vivante

Derrière l'histoire d'Asty-Moulin, il y a bien plus qu'un projet d'école. Il y a une manière de concevoir l'éducation comme une œuvre profondément humaine, enracinée dans la confiance, la relation et le sens. L'approche en entrepreneuriat conscient n'y apparaît pas comme une activité ajoutée au parcours scolaire, mais comme une pédagogie vivante, capable de relier les apprentissages aux besoins réels des jeunes, de l'école, de la communauté et du monde.

Cette pédagogie vivante – holistique et intégrée - repose d'abord sur une conviction forte : chaque jeune peut grandir avantageusement lorsqu'elle ou il est reconnu, accompagné et placé en situation d'agir. Plusieurs élèves arrivent à l'école avec des parcours fragilisés, des difficultés d'apprentissage, une estime de soi parfois abîmée ou une relation incertaine avec l'institution scolaire. En les rendant progressivement *initiateurs, réalisateurs et gestionnaires* de projets concrets, Asty-Moulin leur permet de découvrir qu'ils ne sont pas seulement des élèves à évaluer, mais des personnes capables de contribuer, de créer, de collaborer et de laisser une trace utile.

Elle repose aussi sur une autre conviction essentielle : les savoirs prennent davantage de force lorsqu'ils sont reliés. À travers les projets entrepreneuriaux conscients… les cours généraux, les ateliers, les compétences techniques, la communication, la citoyenneté, le bien-être et la professionnalisation ne demeurent pas séparés. Ils se rencontrent dans des situations réelles. Un calcul, une lecture, une soudure, un plan, une présentation orale ou une démarche de partenariat deviennent alors des apprentissages habités par une finalité. Le jeune n'apprend plus seulement parce qu'il le faut ; elle ou il apprend parce que ce qu'elle (il) fait a du sens, une finalité.

Le projet **Pump'IT** illustre magnifiquement cette pédagogie. Une balançoire qui permet de pomper de l'eau potable devient à la fois un défi technique, une aventure collective, une expérience citoyenne et une œuvre de solidarité. Dans un tel projet d'entrepreneuriat conscient, les élèves ne développent pas seulement des compétences scolaires ou professionnelles. Elles et ils apprennent à voir un besoin, à imaginer une réponse, à travailler avec rigueur, à collaborer, à persévérer et à comprendre que leur savoir-faire peut servir plus grand qu'elles-mêmes et eux-mêmes. La technique devient alors profondément humaine.

Derrière cette pédagogie, il y a également un leadership conscient. Le leadership de Pascal Charlier, de son équipe de direction, du CAP ECEC et des enseignantes et enseignants engagés ne s'est pas construit dans l'imposition, mais dans la confiance donnée aux personnes. Transformer une école aussi vaste qu'Asty-Moulin exigeait plus qu'une vision ; cela demandait de créer les conditions pour que les enseignantes et enseignants deviennent elles-mêmes et

eux-mêmes porteurs du changement. C'est pourquoi le leadership partagé devient ici une composante essentielle de la pédagogie vivante : une école se transforme durablement lorsque celles et ceux qui y travaillent se sentent reconnus, respectés et appelés à contribuer.

Enfin, cette histoire rappelle que l'école peut être un lieu de relèvement. Dans un monde où plusieurs jeunes cherchent des repères, où les parcours sont de plus en plus diversifiés, où les défis sociaux, culturels et environnementaux interpellent fortement l'éducation, Asty-Moulin montre qu'il est possible de faire autrement. Une école peut être exigeante et bienveillante. Elle peut être technique et profondément humaniste. Elle peut préparer à un métier tout en formant des citoyens conscients. Elle peut accueillir la diversité non comme un obstacle, mais comme une richesse à faire grandir.

Elle peut être une **É**cole dans toute sa grandeur.

Derrière l'histoire d'Asty-Moulin, il y a donc une pédagogie qui respire. Une pédagogie des liens. Une pédagogie du cœur, des mains et du monde.

Une pédagogie qui rappelle que l'éducation ne consiste pas seulement à transmettre ce que l'on sait, mais à aider chaque jeune à découvrir ce qu'elle ou il peut devenir lorsqu'on lui fait confiance.

RÉFÉRENCES

M. Charlier et son équipe de directions – avec la participation d'enseignantes et enseignants leaders – transforment le **Centre Asty-Moulin** à partir de 2014 au moyen de l'École communautaire entrepreneuriale consciente (ECEC). Elles et ils le feront en structurant un projet éducatif d'envergure dénommé **L.I.E.N.S.** Il s'agit de leur *Programme d'apprentissage en entrepreneuriat conscient (PAEC)* : https://www.asty-moulin.be/projet-etablissement-liens (voir vidéo à l'intérieur).

Le **Centre Asty-Moulin** – présentation générale :
https://www.youtube.com/watch?v=d7jz3Vifhi8

Sciences : https://www.asty-moulin.be/sciences et https://www.asty-moulin.be/centre-de-technologie-avancee-en-sciences-appliquees

Services aux élèves : https://www.asty-moulin.be/
Donner les mêmes chances à chacune et chacun : https://www.asty-moulin.be/amenagements-raisonnables

Pour de l'information complémentaire sur l'ECEC de Belgique, **WeEvolution** informe sur le projet et son développement.

REMERCIEMENTS

À Jean-Sébastien Reid, pour sa formidable contribution à l'appui pédagogique et à l'accompagnement depuis 27 ans.
À Céline Drouin, Patrick Pierard, André Savard et Virginie Sodini pour la relecture et leur regard sur la forme pédagogique.
À Marlène Valour pour la qualité de son illustration.
À Xavier Levesque pour l'enregistrement de la narration.
À Valérie Touchette pour la mise en page et le processus de mise en ligne.

En particulier, j'adresse des remerciements à Sarah Heymans pour avoir intensément contribué, dès 2013, à faire naître cette histoire marquante du Centre Asty-Moulin de même, avec cœur, d'engendrer le mouvement de l'ECEC en Belgique.

Enfin, j'adresse des remerciements chaleureux à L'ARROSEUR DE L'OMBRE et à son fondateur Cyril Delattre pour leur soutien généreux et engagé.

Cette histoire vécue est écrite par Rino Levesque. Elle est issue de l'expérience de l'auteur. Certaines étapes de révision et de mise en forme ont été réalisées par l'éditeur à l'aide d'outils d'intelligence artificielle.